

## Études littéraires africaines

TCHEUYAP Alexie, dir. *Afrique en guerre*. Québec, Université Laval, 2004, 173 p. (= Études littéraires. Théorie, analyses et débats, vol. 35, n°1, hiver 2003) - ISSN 0014-214X - ISBN 2-920949-26-8



Véronique Bonnet

Number 18, 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041464ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041464ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Bonnet, V. (2004). Review of [TCHEUYAP Alexie, dir. *Afrique en guerre*. Québec, Université Laval, 2004, 173 p. (= Études littéraires. Théorie, analyses et débats, vol. 35, n°1, hiver 2003) - ISSN 0014-214X - ISBN 2-920949-26-8]. *Études littéraires africaines*, (18), 53–55. <https://doi.org/10.7202/1041464ar>

La revue aurait pu commencer par les trois articles philosophiques. Les concepts qui y sont définis et discutés apparaissent comme le fondement de la réflexion partagée par l'ensemble des auteurs des articles. Babacar Ndiaye, Bado Ndoye et Lucien Ayissi optent pour la même approche générale : l'explication de certains concepts (interculturalité, mondialisation, hyperviolence, par exemple) et leur mise en contexte dans le monde contemporain mènent à l'élaboration de solutions optimistes potentielles pour contrer la situation dénoncée. Que ce soit par le "dialogue interculturel apaisé" (p. 143), par la "gestion des altérités" (p. 151) ou par une mondialisation réellement solidaire, les auteurs encouragent le dépassement de la violence telle qu'elle est dénoncée dans la revue.

Les deux poèmes qui couronnent cette livraison reprennent les thèmes abordés dans les articles ainsi que les opinions défendues par les auteurs. Au "ciel en portes closes" de Victor Emmanuel Cabrita répond Raymond Guillaou : l'espoir (ou peut-être l'espoir d'un espoir ?) prend le pas sur la noirceur complète. Bien que certains articles maintiennent des opinions très tranchées (entre autres par rapport à l'engagement des artistes), les textes d'*Éthiopiennes* ont ceci de positif, voire d'essentiel : ils ne s'arrêtent pas à un état de faits. Ils suggèrent des alternatives et des solutions, et vont même, dans certains cas, jusqu'à assumer la part d'espoir qu'ils mettent en valeur.

■ Nathalie COURCY

■ TCHEUYAP ALEXIE, DIR. *AFRIQUE EN GUERRE*. QUÉBEC, UNIVERSITÉ LAVAL, 2004, 173 P. (= ÉTUDES LITTÉRAIRES. THÉORIE, ANALYSES ET DÉBATS, VOL. 35, N°1, HIVER 2003) – ISSN 0014-214X – ISBN 2-920949-26-8.

Durement touchée par les guerres, l'Afrique n'échappe pas au "rendez-vous esthétique de l'horreur", constate A. Tcheuyap. La littérature africaine de la guerre, loin d'être un phénomène récent, prolonge une création née dans la violence. La tonalité générale du recueil et ses paradigmes idéologiques sont ainsi posés ; le champ étudié est celui du roman francophone.

Prolongeant ses réflexions liminaires, Tcheuyap rappelle la place des épopées guerrières dans le champ littéraire (Chaka, Soundjata). Il analyse ensuite les fictions qui thématisent les guerres anti-coloniales et évoquent une écriture de la défaite. L'objet étudié, très vaste, ne rend pas toujours aisé l'entendement. L'auteur convient que le Rwanda et l'Algérie sont des cas à part. Le génocide qualifié de "rwandais" a fait son entrée dans la fiction via une opération subventionnée par un État complice (la France), laquelle opération aurait permis de créer du récit dans un contexte de mutité du peuple traumatisé. Quant aux fictions algériennes thématisant la guerre civile (que l'auteur ne nomme pas ainsi), ils sont qualifiés de "littérature documentaire", expression empruntée à C. Achour.

P. Ngandu Nkashama conteste un lieu commun : la récente découverte par les critiques des enfants-soldats érigés au rang de personnages romanesques ; *Allah n'est pas obligé* de A. Kourouma est utilisé comme exemplum de cette attitude dont l'auteur épingle la topique sentimentaliste. Pour rétablir la vérité, l'auteur identifie des thèmes renvoyant à la réalité de l'enfant-soldat dans *L'Aventure ambiguë* de C.H. Kane, puis examine *L'Enfant noir* de Camara Laye. *Amkoullell, l'enfant peul* vient compléter l'approche de cette figure inscrite dans les classiques africains. L'auteur opère des glissements sémantiques entre la violence guerrière et la violence symbolique infligée par l'école coloniale. La topique n'est pas nouvelle. La violence symbolique n'est pas un mythe : à travers elle et contre elle se construit l'identité des jeunes narrateurs. Lui fera suite la violence postcoloniale mise en scène par des romans publiés dans les années 1970 et 1980.

A partir des analyses d'E. Glissant (*Le Discours antillais*), C. Kemedjo construit un paradigme restituant la portée politique et symbolique de "l'arrière-pays", perçu comme refuge contre la violence coloniale dans l'œuvre de Mongo Beti, J.R. Essomba et M. Condé. Si le réflexe du colonisé consiste à "emprunter les pistes coutumières" chez Mongo Beti, l'arrière-pays révèle toute sa portée mythologique chez Essomba (*Le Dernier Gardien*). Condé (*La Terre en miettes*) mobilise les deux fonctions, mythologique et physique, de l'arrière-pays qui a aussi valeur métaphorique : construire ses propres codes de résistance.

L'appréhension des discours, pamphlétaires et fictionnels, forgés contre le néo-colonialisme détermine la visée critique de A. Cressent. Après que son pamphlet *Main basse sur le Cameroun* (1972) a été censuré, Mongo Beti fait usage de la fiction avec "l'intention de produire du vrai". L'écrivain camerounais parvient à contourner l'interdit en engageant ses personnages à dialoguer sur la nécessité de la violence.

S. Gbanou aborde l'œuvre oubliée de A. Bounemeur, acteur de la guerre menée par le FLN. *Les Bandits de l'Atlas* entend "restituer la dimension politique de l'insurrection, laquelle passe par la violence". Reprenant à son compte le terme "bandit", il donne au mot-stigmate une valeur inversée. La lecture attentive des textes de l'auteur amène Gbanou à questionner la pertinence de l'opposition romancier / témoin.

Justin Bisanswa étudie l'inscription, dans l'œuvre de Mudimbe, des guerres qui ont déchiré le Congo. Appuyé sur les analyses de Barthes et de Sartre (notamment les notions de "signe" et de "situation"), l'article prône une "morale sans moralisme" ; il rappelle que les souffrances des Congolais dont le pays est ravagé par les armées d'occupation de pays voisins ne sont nullement fictives.

La fiction peut-elle dire le génocide ? C'est ce que se demande J. Semujanga. Partant d'une comparaison avec les fictions narrant la Shoah, convoquant Adorno et rappelant la valeur opératoire de "l'effet de fiction", l'auteur émet l'idée que le génocide des Tutsis implique un chan-

gement de paradigme affectant l'ensemble de la production littéraire africaine francophone. *L'Aîné des orphelins* (Monénembo) produit une vision oblique du génocide. Si l'enfant rescapé devient enfant des rues, la question de la mémoire, dans cette autobiographie fictive, demeure entière.

Dans tout cela, la *topique esthétique* côtoie la *topique de la dénonciation* (Boltanski). La dénonciation manque parfois de rigueur, ne fût-ce que sémantiquement : pourquoi qualifier le génocide des Tutsis du Rwanda de "génocide rwandais", alors que celui des Juifs est nommé "holocauste" et non "génocide allemand" ? Pourquoi évoquer des "génocides" en Afrique sans préciser ce qui justifie ce pluriel ? Pourquoi ne pas dire que l'opération "Écrire par devoir de mémoire" fut subventionnée par la Fondation de France mais non par "la France" (ici métonymie) ? Elle fut mise en place par des acteurs, se définissant comme Africains, qui ont utilisé des formes psychanalytiques ("réparation symbolique") et idéologiques (panafricanisme). Pourquoi cet autre poncif de "génocide à la machette", alors que l'on sait combien les massacres furent encadrés par des tueurs armés de grenades et de mitraillettes (e.a. Dallaire et Des Forges) ? Enfin, l'insinuation selon laquelle les historiens africanistes ne lisent pas la littérature africaine n'est pas crédible, sauf à considérer que la théorie littéraire traverse une situation de crise existentielle qui, dès lors, justifierait une *topique du ressentiment*.

■ Véronique BONNET

■ GAUVIN LISE, *LA FABRIQUE DE LA LANGUE. DE FRANÇOIS RABELAIS À RÉJEAN DUCHARME*. PARIS, LE SEUIL, COLL. POINTS ESSAIS N°512, 2004, 342 P. (INÉDIT) – ISBN 2020387182.

Un livre condensé, informé, efficace pour suivre une histoire de la langue française, du point de vue des écrivains. A chaque étape historique, à chaque période, Lise Gauvin propose des mises au point précises à partir d'auteurs et de manifestes de groupes ou d'écoles. Son but : "Repérer, au cours des époques, la perception de la langue exprimée par les écrivains à la manière de variations sur un thème commun" (p. 8). A la fin de son introduction, elle affirme : "L'ouvrage qu'on va lire ne sera donc ni une histoire de la langue ni une histoire de la langue littéraire, mais plutôt une manière exploratoire d'aborder la littérature par l'analyse des positions des écrivains devant la langue et des propositions langagières que forment leurs textes. Nous souhaitons contribuer ainsi à une réflexion sur la langue et ses fictions, réflexion portant aussi bien sur l'objet langue, sur sa fabrique dans le huis clos de l'écriture, que sur l'objet littérature et sur les rapports qui s'établissent de l'un à l'autre, rapports toujours ouverts dont la mouvance même est garante de leur fécondité" (p. 13). On se rappellera que cette perspective avait été celle de Renée Balibar avec son ouvrage *Les Français fictifs*.